

08/09

Académie de Reims
Lycée Pierre Bayen > Première L1
Cours de Lettres > Pascal Vey

Séquence F

« Les deux amants de Marguerite Duras »

L'Amant et l'Amant de la Chine du Nord, Marguerite Duras, 1984 & 1991

Objet(s) d'étude

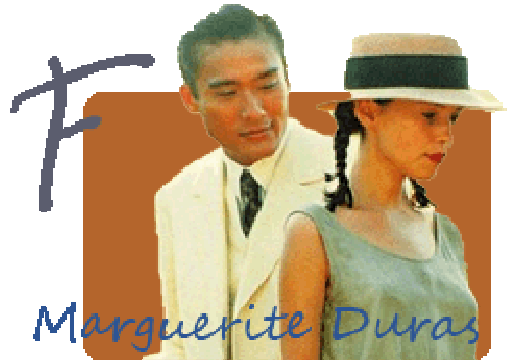
- I. **Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde.**
- II. La poésie.
- III. Le théâtre : texte et représentation.
- IV. L'argumentation : convaincre, persuader et délibérer.
- V. Un mouvement littéraire et culturel.
- VI. L'autobiographie.
- VII. **Les réécritures.**

Lectures Analytiques Comparées

A. & B. La rencontre.

C. & D. La séparation.

E. & F. L'épilogue.



Lecture cursive – au moins une au choix :

- ✓ Marguerite Duras : **L'Amant**
- ✓ Marguerite Duras : **L'Amant de la Chine du Nord**
- ✓ Marguerite Duras : **Un Barrage contre le Pacifique**

L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette. Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande : mais d'où venez-vous ? Elle dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de filles de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? Elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait ses études, qu'il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous à Saigon ? Elle est d'accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire.

Chinois. Il est de cette minorité financière d'origine chinoise qui tient tout l'immobilier populaire de la colonie. Il est celui qui passait le Mékong ce jour-là en direction de Saigon.

C'est le fleuve.

C'est le bac sur le Mékong. Le bac des livres.

3 Du fleuve.

Dans le bac il y a le car pour indigènes, les longues Léon Bollée noires, les amants de la Chine du Nord qui regardent.

6 Le bac s'en va.

Après le départ l'enfant sort du car. Elle regarde le fleuve. Elle regarde aussi le Chinois élégant qui est à l'intérieur de la grande auto noire.

9 Elle, l'enfant, elle est fardée, habillée comme la jeune fille des livres : de la robe en soie indigène d'un blanc jauni, du chapeau d'homme d' « enfance et d'innocence », au bord plat, en feutre-souple-cou-leur-bois-de-rose-avec-large-ruban-noir, de ces souliers de bal, très usés, complètement éculés, en-lamé-floir-s'il-vous-plaît, avec motifs de strass.

12 De la limousine noire est sorti un autre homme que celui du livre, un autre Chinois de la Mandchourie. Il est un peu différent de celui du livre : il est un peu plus robuste que lui, il a moins peur que lui, plus d'audace. Il a plus de beauté, plus de santé. Il est plus « pour le cinéma » que celui du livre. Et aussi il a moins de timidité que lui face à l'enfant.

15 Elle, elle est restée celle du livre, petite, maigre, hardie, difficile à attraper le sens, difficile à dire qui c'est, moins belle qu'il n'en paraît, pauvre, fille de pauvres, ancêtres pauvres, fermiers, cordonniers, première en français tout le temps partout et détestant la France, inconsolable du pays natal et d'enfance, crachant la viande rouge des steaks occidentaux, amoureuse des hommes faibles, sexuelle comme pas rencontré encore.

21 Folle de lire, de voir, insolente, libre.

Lui, c'est un Chinois. Un Chinois grand. Il a la peau blanche des Chinois du Nord. Il est très élégant. Il porte le costume en tissu de soie grège et les chaussures anglaises couleur acajou des jeunes banquiers de Saigon.

24 Il la regarde.

Ils se regardent. Se sourient. Il s'approche.

27 Il fume une 555. Elle est très jeune. Il y a un peu de peur dans sa main qui tremble, mais à peine, quand il lui offre une cigarette.

- Vous fumez?

L'enfant fait signe : non.

30 - Excusez-moi... C'est tellement inattendu de vous trouver ici... Vous ne vous rendez pas compte...

L'enfant ne répond pas. Elle ne sourit pas. Elle le regarde fort. Farouche serait le mot pour dire ce regard. Insolent, Sans gêne est le mot de la mère ; « on ne regarde pas les gens comme ça ». On dirait qu'elle n'entend pas bien ce qu'il dit. Elle regarde les vêtements, l'automobile. Autour de lui il y a le parfum de l'eau de Cologne européenne avec, plus lointain, celui de l'opium et de la soie, du tussor de soie, de l'ambre de la soie, de l'ambre de la peau. Elle regarde tout. Le chauffeur, l'auto, et encore lui, le Chinois. L'enfance apparaît dans ces regards d'une curiosité déplacée, toujours surprenante, insatiable. Il la regarde regarder toutes ces nouveautés que le bac transporte ce jour-là.

Sa curiosité à lui commence là.

39 L'enfant dit :

- C'est quoi votre auto?...

- Une Morris Léon Bollée.

42 L'enfant fait signe qu'elle ne connaît pas. Elle rit. Elle dit :

- Jamais entendu un nom pareil... Il rit avec elle. Elle demande :

- Vous êtes qui ? ~ J'habite Sadec.

45 - Où ça à Sadec ?

Sur le fleuve, c'est la grande maison avec des terrasses. Juste après Sadec. L'enfant cherche et voit ce que c'est. Elle dit :

48 -La maison couleur bleu clair du bleu de Chine...

- C'est ça. Bleu-de-Chine-clair.

Il sourit. Elle le regarde. Il dit :

51 - Je ne vous ai jamais vue à Sadec.

Lorsque l'heure du départ approchait, le bateau lançait trois coups de sirène, très longs, d'une force terrible, ils s'entendaient dans toute la ville et du côté du port le ciel devenait noir. Les remorqueurs s'approchaient alors du bateau et le tiraient vers la travée centrale de la rivière. Lorsque c'était fait, les remorqueurs larguaient leurs amarres et revenaient vers le port. Alors le bateau encore une fois disait adieu, il lançait de nouveau ses mugissements terribles et si mystérieusement tristes qui faisaient pleurer les gens, non seulement ceux du voyage, ceux qui se séparaient mais ceux qui étaient venus regarder aussi, et ceux qui étaient là sans raison précise, qui n'avaient personne à qui penser. Le bateau, ensuite, très lentement, avec ses propres forces, s'engageait dans la rivière. Longtemps on voyait sa forme haute avancer vers la mer. Beaucoup de gens restaient là à le regarder, à faire des signes de plus en plus ralentis, de plus en plus découragés, avec leurs écharpes, leurs mouchoirs. Et puis, à la fin, la terre emportait la forme du bateau dans sa courbure. Par temps clair on le voyait lentement sombrer.

Elle aussi c'était lorsque le bateau avait lancé son premier adieu, quand on avait relevé la passerelle et que les remorqueurs avaient commencé à le tirer, à l'éloigner de la terre, qu'elle avait pleuré. Elle l'avait fait sans montrer ses larmes, parce qu'il était chinois et qu'on ne devait pas pleurer ce genre d'amants. Sans montrer à sa mère et à son petit frère qu'elle avait de la peine, sans montrer rien comme c'était l'habitude entre eux. Sa grande automobile était là, longue et noire, avec, à l'avant, le chauffeur en blanc. Elle était un peu à l'écart du parc à voitures des Messageries Maritimes, isolée. Elle l'avait reconnue à ces signes-là. C'était lui à l'arrière, cette forme à peine visible, qui ne faisait aucun mouvement, terrassée. Elle était accoudée au bastingage comme la première fois sur le bac. Elle savait qu'il la regardait. Elle le regardait elle aussi, elle ne le voyait plus mais elle regardait encore vers la forme de l'automobile noire. Et puis à la fin elle ne l'avait plus vue. Le port s'était effacé et puis la terre.

Il était à l'arrière de la grande auto noire qui est stationnée le long du mur d'un entrepôt du port, Habillé comme toujours. Dans le costume de tussor grège. Dans la pose du sommeil.

3 Ils ne se regardent pas.

Se voient.

Toujours cette même foule sur les quais au départ des paquebots de ligne.

6 Un ordre est hurlé par les haut-parleurs des remorqueurs.

Les hélices se mettent à tourner. Elles broient, brassent les eaux du fleuve.

Le bruit est terrible.

9 On a peur. Toujours à ce moment-là on a peur. De tout. De ne plus revoir jamais cette terre ingrate. Et ce ciel de mousson, de l'oublier.

12 Il a dû bouger sur la banquette arrière, vers la gauche. Pour gagner quelques secondes et la voir encore une fois pour le reste de sa vie.

Elle ne le regarde pas. Rien.

15 Et puis voici l'air à la mode, cette Valse Désespérée de la rue. Toujours des musiques de départ, nostalgiques et lentes pour bercer la douleur de la séparation.

18 Alors, même ceux qui sont seuls, qui n'accompagnent personne, partagent l'étrange tragédie de « quitter », de « laisser » pour toujours, d'avoir trahi la destinée qu'ils découvrent être la leur au moment de la perdre, et qu'ils ont trahie de même, eux seuls.

21 Sur les ponts de première classe, c'est ce vers quoi il doit regarder. Mais elle n'est pas là, elle est plus loin sur ce même pont, elle est vers Paulo qui est déjà heureux, déjà en allé vers le voyage. Libre mon petit frère adoré, mon trésor, sorti de l'épouvante pour la première fois de sa vie.

Le vacarme immobile des machines grandit, devient assourdissant.

Elle ne le regarde toujours pas. Rien.

24 Quand elle ouvre les yeux pour le voir encore, il n'est plus là. Il n'est nulle part. Il est parti.

Elle ferme les yeux.

Elle ne l'aura pas revu passer.

27 Dans le noir des yeux fermés elle retrouve l'odeur de la soie, du tussor de soie, de la peau, du thé, de l'opium.

30 L'idée de l'odeur. Celle de la chambre. Celle de ses yeux captifs qui battaient sous ses baisers d'elle, l'enfant.

Sur les quais, renouvelés, toujours les cris, les noms, la tragédie du départ sur la mer.

33 Il avait dû disparaître très vite après que la ligne du quai avait été franchie par le paquebot. Quand elle cherchait le petit frère sur les ponts.

La passerelle est enlevée.

L'ancre est levée dans un vacarme de fin de monde. Le bateau est prêt, majeur. Il flotte sur le fleuve.

36 On croit que c'est impossible, que non.

Et c'est fait. Le bateau a quitté la terre.

On crie.

39 Le bateau flotte sur les eaux du bassin. Il faut encore l'aider, le mettre droit sur le chenal, dans l'angle pur de la mer et du fleuve.

42 Très lentement, adorable, le bateau obéit aux ordres. Il se met droit dans une certaine direction, illisible et secrète, celle de la mer.

Le ciel avec les mugissements des sirènes s'était encore rempli de fumée noire, pour jouer, on aurait pu croire, mais non.

Des années après la guerre, après les mariages, les enfants, les divorces, les livres, il était venu à Paris avec sa femme. Il lui avait téléphoné. C'est moi. Elle l'avait reconnu dès la voix. Il avait dit :

- 3 je voulais seulement entendre votre voix. Elle avait dit : c'est moi, bonjour. Il était intimidé, il avait peur comme avant. Sa voix tremblait tout à coup. Et avec le tremblement, tout à coup, elle avait retrouvé l'accent de la Chine. Il savait qu'elle avait commencé à écrire des livres, il l'avait su par la mère
- 6 qu'il avait revue à Saigon. Et aussi pour le petit frère, qu'il avait été triste pour elle. Et puis il n'avait plus su quoi lui dire. Et puis il le lui avait dit. Il lui avait dit que c'était comme avant, qu'il l'aimait encore, qu'il ne pourrait jamais cesser de l'aimer, qu'il l'aimerait jusqu'à sa mort.

- Des années après la guerre, la faim, les morts, les camps, les mariages, les séparations, les divorces, les livres, la politique, le communisme, il avait téléphoné. C'est moi. Dès la voix, elle l'avait reconnu.
- 3 C'est moi. Je voulais seulement entendre votre voix. Elle avait dit : Bonjour. Il avait peur comme avant, de tout. Sa voix avait tremblé, c'est alors qu'elle avait reconnu l'accent de la Chine du Nord.
- 6 Il avait dit quelque chose sur le petit frère qu'elle ne savait pas: qu'on n'avait jamais retrouvé son corps, qu'il était resté sans sépulture. Elle n'avait pas répondu. Il avait demandé si elle était encore là, elle avait dit que oui, qu'elle attendait qu'il parle. Il avait dit qu'il avait quitté Sadec à cause des études de ses fils, mais qu'il y reviendrait plus tard parce que c'était là seulement qu'il avait envie de
- 9 revenir.
- C'est elle qui avait demandé pour Thanh, ce qu'il était devenu. Il avait dit qu'il n'avait jamais eu de nouvelles de Thanh. Elle avait demandé : aucune jamais? Il avait dit, jamais. Elle avait demandé ce
- 12 qu'il pensait, lui, de ça. Il avait dit que d'après lui, Thanh avait voulu retrouver sa famille dans la forêt du Siam et qu'il avait dû se perdre et mourir là, dans cette forêt,
- 15 Il avait dit que pour lui, c'était curieux à ce point-là, que leur histoire était restée comme elle était avant, qu'il l'aimait encore, qu'il ne pourrait jamais de toute sa vie cesser de l'aimer. Qu'il l'aimerait jusqu'à la mort.
- Il avait entendu ses pleurs au téléphone.
- 18 Et puis de plus loin, de sa chambre sans doute, elle n'avait pas raccroché, il les avait encore entendus. Et puis il avait essayé d'entendre encore. Elle n'était plus là. Elle était devenue invisible, inatteignable. Et il avait pleuré. Très fort. Du plus fort de ses forces.